

LA GRILLE

Thomas Owen

*... Le jeune homme consumé de désir
et la vierge pâlie au suaire de neige
se lèvent de leur tombe ...*
William BLAKE.

Vers minuit, elle se troubla, dit qu'il était grand temps pour elle de rentrer. Elle avait à la main un petit foulard rose, en soie légère, qui devait lui servir à se couvrir la tête au moment de sortir, pour protéger ses cheveux du vent, mais elle le tenait à présent serré tout chiffonné contre sa poitrine.

Elle penchait la tête pour regarder l'endroit où sa main s'appuyait et il devina qu'elle voulait cacher une tache sur sa robe blanche.

Peu de monde au vestiaire. La fête battait son plein. - Vous avez fait un petit malheur? demanda-t-il. Elle sourit, embarrassée.

- C'est du vin. Je suis très maladroite. Je n'aurais pas dû m'asseoir à la table de ces amateurs de beaujolais. Dire que je ne bois même pas!

- N'y pensez plus !

Pour ne pas la gêner, il évita de regarder la tache qu'elle dissimulait soigneusement. Elle insista néanmoins pour être reconduite et, dans l'obscurité de la voiture, ne se montra pas farouche lorsqu'il lui prit la bouche et la caressa.

Elle habitait hors de la ville, tout contre la forêt. Il suivit docilement l'itinéraire qu'elle lui indiquait. À plusieurs reprises, ils s'arrêtèrent pour s'enlacer. Il aimait lui laisser l'initiative et prit plaisir à la sentir mordiller gentiment sa lèvre et sa langue. Elle se retenait visiblement d'en faire plus. Ainsi avançaient-ils par étapes, jusqu'au moment où elle déclara:

- C'est ici. Arrêtez.

Le moment de se séparer approchait. Cela donnait à leurs yeux plus de tendresse et faisait naître une pâleur soudaine autour de leur bouche.

- Je ne vous lâche pas comme ça, dit-il d'une voix un peu rauque. On va se revoir. Où sommes-nous donc ici ?

Elle lui demanda un bout de papier.

Il prit deux cartes de visite dans son portefeuille, lui en donna une, et l'invita à écrire sur l'autre. Avec le stylo qu'il lui avait tendu, elle traça ses initiales et son adresse. Avant de glisser le petit carton dans sa poche, il ajouta, pour ne pas l'oublier, le nom qu'elle lui avait donné: Anne Sigurd.

Elle descendit prestement de voiture et il fit de même de son côté. Encore une fois, d'un même élan, leurs corps se cherchèrent et elle murmura :

- À bientôt. Je vous ferai signe. Promis!

- Je suis heureux de savoir que vous existez, dit-il.

Elle partit en courant, agitant son petit mouchoir au bout de son bras levé. Le ciel était sombre, mais il montait de la terre et des arbres une odeur apaisante de douceur et de félicité.

Il vit assez longtemps la robe blanche bouger dans l'obscurité au rythme de sa course. Maintenant, elle poussait une grille, entre deux petits pavillons carrés, et cela fit un bruit de fer quand celle-ci se referma. La jeune fille avait disparu dans la nuit d'un jardin. Il resta un moment, ne sachant s'il était triste ou heureux. Mais il se sentit bientôt le cœur tout gonflé de bien-être.

Toutes les allées, en ce faubourg forestier de la ville, avaient finalement le même aspect. Hautes haies touffues, parcs et jardins plantés d'arbres, villas blotties dans la verdure, à l'écart des curieux et des bruits de la rue. Il dut consulter à plusieurs reprises le plan du quartier pour découvrir l'avenue des Mélèzes et la propriété portant le numéro 38. Celle-ci ne s'étendait pas à front de chaussée, mais se situait en retrait, accessible seulement par une voie carrossable en petits pavés en quinconce, assez difficile à trouver, un lierre envahissant ayant rendu invisible la plaque signalétique. Celle-ci, finalement découverte, donnait sous le numéro de la rue un simple nom : Sigurd.

Il respira. Il touchait au but. Il ne reconnaissait pas bien l'endroit où, un mois plus tôt, il avait déposé « sa fiancée d'un soir f), comme il l'avait appelée. Mais la nuit était noire. Les arbres étaient alors à peine en bourgeons. La végétation maintenant éclos changeait le visage du lieu. Il s'engagea dans l'allée pavée et se trouva bientôt devant une grille en fer, ajourée et peinte en blanc.

Il appuya en vain sur un bouton de sonnette, dont il constata que le fil était pourri, et poussa avec peine un des battants de fer. Une roulette de fonte devait courir sur un rail plat en quart de cercle. Mais les herbes folles freinaient, puis arrêtaient bientôt le mouvement. Il dut se glisser dans l'entrebâillement et, à travers un jardin retourné à l'état sauvage, il déboucha devant la villa.

Nul bruit, sinon celui léger du vent dans le feuillage et le chant insolent d'un oiseau invisible.

Il sonna. Il attendit. Déjà, il se faisait à l'idée de trouver porte close et ne savait trop que penser. Mais on ouvrit. C'était un vieil homme méfiant, à l'œil bleu très pâle, aux joues creuses soigneusement rasées, dont la peau tendue, presque sans rides, avait sur les os de la face, un aspect ivoirin et fragile.

Il paraissait étonné et mécontent d'être dérangé, manifestement sur le qui-vive, mais naturellement enclin, par politesse, à traiter son visiteur avec égard.

Excusez-moi de venir vous déranger, dit le jeune homme, mais je voudrais dire un mot à mademoiselle Sigurd.

Instantanément, le vieillard se braqua.

- Je ne vois pas, dit-il, ce que vous pourriez vouloir à ma nièce ...

Craignant d'être éconduit avant même d'avoir pu s'expliquer, le visiteur enchaîna très vite :

- Écoutez-moi, monsieur, je vous en prie, et pardonnez mon indiscretion. C'est très important pour moi.

Il y avait dans le ton de sa voix une telle angoisse, mais aussi une si puérile supplication, que le vieil homme l'écouta, les yeux mi-clos, un pli de tristesse ou de malice à la bouche.

- Il y a exactement un mois, j'ai passé la soirée en compagnie d'une jeune fille charmante qui doit être votre nièce. Anne est son nom. Anne Sigurd. Nous devons nous revoir dans les huit jours de notre rencontre. Mais je suis resté sans nouvelles. Est-ce qu'il est possible de la voir, de lui parler? Est-elle ici ?

Le petit homme frêle et desséché par l'âge, le regardait fixement comme pour sonder l'âme même de son interlocuteur.

- Votre démarche, monsieur, me peine et me surprend. Je ne vous crois pas méchant homme, ni mauvais plaisant. Mais ma nièce Anne, que vous croyez connaître, n'est plus de ce monde depuis plusieurs années. Votre venue ici vient bien cruellement raviver d'affreux souvenirs.

Le jeune homme avait pâli. Il se fit répéter ce qu'il avait peine à croire et demeura accablé, incapable de comprendre, de dire encore un seul mot. Il était sur le point de faire demi-tour, de s'en aller, pour échapper à l'étrange ambiance qui naissait de ce jardin désordonné, de cette maison déserte, de ce vieillard messenger de mort.

Ce dernier le prit en pitié et l'invita à entrer un moment dans un salon désuet, où d'épaisses tentures maintenaient une pénombre dorée et poussiéreuse. Il désigna un siège au visiteur toujours égaré et vint s'asseoir près de lui sur une petite chaise basse, où il parut se recroqueviller davantage.

Le jeune homme parla d'une voix calme et posée:

- Je me nomme Irwin Olmen. Je suis assistant à l'Institut des Hautes Études économiques et sociales. J'ai rencontré votre nièce au bal de la faculté de Droit, il y a exactement un mois, jour pour jour.

Suivit le portrait de la jeune fille, si précis, si vivant, évoquant à ce point son mince visage, ses yeux bleus, ses cheveux noirs, sa robe blanche, que le vieil homme finit par accorder une attention de plus en plus soutenue à son interlocuteur, comme s'il cherchait à se brancher sur le plus profond, le plus mystérieux de son âme.

- Était-ce la première fois que vous rencontriez ma nièce? Et, sur l'assurance qu'il en était ainsi, il ajouta :

- Je vais vous montrer quelques photographies de famille. Il y en a deux de cette pauvre Anne, dans le lot. Si vous les identifiez, je vous croirai. Je vais les chercher.

Pendant la courte absence du maître de maison, Irwin Olmen regarda autour de lui, essayant de situer son amie disparue dans ce cadre de vie d'un autre âge. Les meubles et les bibelots étaient de qualité, pour autant qu'il pût en juger, et auraient fait le bonheur d'un antiquaire de ses amis. Mais tout cela paraissait bien peu accordé à l'allure de cette fille amusante et libre.

- Voilà ! dit le vieux Sigurd, en revenant avec une grande enveloppe jaunie qu'il posa sur une petite table. Voyez à votre aise.

Et il alla tirer le rideau pour donner plus de lumière. Son geste était celui, ambigu, d'un personnage étrange d'un tableau de Balthus, dont il avait oublié le titre, mais qui l'avait troublé. Le jeune homme éprouva pour lui, dans cette attitude fugitive, un mélange de fascination et de répulsion.

- Alors ? demanda l'oncle Sigurd avec un sourire fallacieux. Irwin Olmen feuilleta les photographies et n'eut pas de peine à identifier les deux images annoncées. Anne apparaissait là telle qu'il l'avait connue, avec son visage à la fois vif et graves, ses yeux amusés, sa jolie bouche un peu renflée. Une autre épreuve, plus ancienne, la montrait presque fillette encore, ressemblant curieusement à Anne Frank, la petite Juive d'Amsterdam.

- C'est le hasard, grommela le vieil homme, dont le scepticisme ne désarmait pas. D'ailleurs, c'est impossible!

Mais il était ébranlé malgré lui. ---

- Vous m'avez promis cependant de me croire, si j'identifiais les deux photos. J'en ai même découvert une de plus à laquelle vous ne pensiez pas.

- Vous croirais-je, mon cher, à quoi cela servirait-il?

Irwin songea alors au petit carton qu'Anne lui avait glissé dans les mains en le quittant. Elle y avait inscrit ses initiales et son adresse. C'est grâce à lui qu'il avait retrouvé sa trace. Il le prit dans son portefeuille et le tendit, sans un mot, à l'oncle incrédule.

Celui-ci pâlit en reconnaissant l'écriture. Il devait se rendre à l'évidence. Il se frotta les yeux, se frictionna le crâne, respira à fond à plusieurs reprises.

- Tout cela est incroyable, inexplicable... Cela me trouble profondément. J'aurais préféré ne pas vous avoir rencontré, ne pas vous connaître. Par votre fait, je pourrais presque dire « par votre faute », je me mets à présent à douter d'une réalité navrante, à échafauder une foule d'hypothèses plus sottes sans doute les unes que les autres. Je m'étais fait, monsieur, à mon deuil et ma solitude, et voilà que vous venez me faire remettre en question la réalité elle-même. Je suis maintenant tout près de croire, contre toute logique, à quelque aberration, et même d'espérer je ne sais quel miracle ...

Après une longue conversation, Irwin Olmen réussit à convaincre le vieux Sigurd de parler de la chose aux autorités judiciaires.

* * *

On obtint, non sans peine, l'autorisation d'exhumation grâce à divers concours et sous le prétexte d'une lettre anonyme suggérant l'hypothèse du meurtre d'Anne Sigurd.

Le vieillard et le jeune homme, unis par la même fièvre, la même peine et la même volonté de découvrir la vérité, se rendirent, le jour convenu, à l'invitation du procureur du roi, devant l'entrée du cimetière de W ...

En arrivant au rendez-vous, Irwin Olmen reçut un choc qu'il n'oublierait jamais. En ce lieu, où il était certain de n'être jamais venu, où il n'avait assisté aux funérailles de personne, il reconnut d'emblée la grille et les deux pavillons qui la flanquaient. Petits bâtiments carrés, au toit d'ardoises, en briques brunes. Celui de droite avait sa seule fenêtre brisée et on avait fermé celle-ci, - provisoirement, en y clouant des planches. C'était là, la nuit du bal, qu'il avait reconduit la jeune fille quelques semaines plus tôt et il comprenait à présent pour quelle raison il s'était senti si dépaysé, l'autre jour, à l'entrée de la villa des Sigurd, avenue des Mélèzes.

Il attira le vieillard à l'écart et lui fit part en quelques mots de sa constatation. Le visage couleur parchemin du vieil homme vira au rouge-mauve et l'on put craindre qu'il ne fût pris d'un malaise. Il y avait dans son attitude plus d'émotion que d'incrédulité et il fut sur le point de dire quelque chose.

Mais déjà, le petit groupe des assistants à la funèbre tâche se rendait au bord de la tombe, en contournant la dalle de pierre noire posée au travers du chemin sur deux rouleaux de bois. Il régnait là une odeur d'humus et d'herbe coupée. À côté d'un monticule de terre jaune, argileuse, fraîchement fouillée, le cercueil s'allongeait dans un état surprenant de propreté. Il était comme neuf et même les poignées de cuivre n'avaient subi aucune altération.

Le charpentier commis à cette tâche fit sauter habilement le couvercle et un cri de stupeur jaillit du petit groupe qui avait suivi l'opération. La jeune morte reposait intacte dans sa longue robe blanche, tachée de rouge à hauteur du sein. Une crainte venue d'un passé immémorial pesait sur tous les assistants silencieux. Une réalité surnaturelle s'imposait et jetait chacun dans l'angoisse et la gêne. La voix du procureur eut une curieuse résonance enfantine lorsqu'il demanda:

L'inhumation a eu lieu il y a combien de temps?

- Il y a cinq ans, dit quelqu'un qui toussota.

- Quel sortilège a donc empêché la corruption du corps ?

Docteur, votre avis?

Le médecin légiste s'agenouilla auprès de la bière, en proie à la plus désarmante perplexité.

- Les tissus paraissent irrigués, dit-il.

C'est à ce moment que le vieux Sigurd, qui venait de ramasser une bêche, en posa le tranchant sur la gorge de sa nièce. Avant même qu'on eût compris ce qu'il faisait, il appuyait de toutes ses forces, soudain décuplées, et coupait net le col du cadavre, comme l'eût fait le lourd couperet d'une guillotine. Un sang vermeil jaillit en abondance, inondant le corps ainsi mutilé.

L'émotion était à son comble et les cris d'horreur se mêlaient aux appels à l'aide. Dans l'effroi général, le vieillard était désarmé sans ménagement. Il faisait front crânement, visiblement satisfait de son acte. Puis, presque aussitôt, il se mit à pleurer, détendu, avec, sur les traits, une expression puérile et désespérée.

- C'est mieux ainsi, murmurait-il, tandis que coulaient des larmes sur ses joues creuses. Vous verrez, c'est beaucoup mieux ainsi. La pauvre enfant connaîtra enfin le repos. Déjà sa mère, jadis ...

Mais on ne comprenait plus le sens de ses paroles décousues, marmottées comme une oraison.

Irwin Olmen demeurait pétrifié de tristesse et d'horreur. Ainsi donc, sa gentille compagne d'un soir ... Il aurait voulu toucher une fois encore sa main, mais n'osait pas. Il la regardait intensément et constatait une rapide altération. Anne Sigurd se décomposait à vue d'œil. Déjà, elle n'était plus que bouillie noirâtre et, tout aussitôt après, cendre terreuse... Il entendit quelqu'un dire timidement derrière lui:

- Croyez-vous aux vampires?

Une autre voix déclara, péremptoire:

- Le meilleur moyen de les éviter, c'est encore l'incinération et la dispersion des cendres.

Qu'avait-il encore à faire là ? Il s'esquiva discrètement. Il était brisé, comme si on l'avait longuement bourré de coups de poing. Il songeait à l'étrange destinée, en ce monde et dans l'autre, de

la belle Anne, au hasard qui les avait mis en présence, au vieux Sigurd et à son geste si brutal et si décidé. Lui seul devait en savoir plus.

On ne s'était pas aperçu de son départ prudent. Il vit de loin des gens qui s'en allaient en discourant. Un inspecteur de police restait sur place en attendant d'autres instructions. Tout cela n'avait plus la moindre importance.

Il demeura à rôder longtemps encore, partagé entre le désir de regarder une fois encore ce qui restait d'une fille désirable et le besoin de fuir très loin, pour tâcher d'oublier au plus tôt ces affreuses images.

Il avait vu un oiseau noir se percher sur une branche non loin de lui, au moment où la tête se détachait du tronc et où le sang jaillissait, et cet oiseau, voletant et sautillant, le suivait à présent à travers les allées du cimetière.

Il se mit à courir et l'oiseau vola à sa suite. Lorsqu'il eut franchi la grille, cette grille qu'il n'oublierait jamais plus, et qu'il eut pris la place dans sa voiture, il vit l'oiseau noir désespéré, cherchant à se poser et décrivant des cercles rapides. Mais lorsqu'il démarra, il pût l'apercevoir dans son rétroviseur, qui planait et le prenait en chasse ...